

La régie est sur la scène, les coulisses sont sur la scène, avec les loges, les cintres et un grand portique en tubes de métal. Il y a aussi des boîtes vitrées, grandes comme des malles-cabines : tout à l'heure on y enfermera des humains. Le sol est une terre battue, une tourbe pour être précis, mouillée, sol élastique pour danseurs qui n'aiment pas trop les tapis, mais sol à risques et glissades involontaires, assumées.

Le prologue est lu par l'auteur / acteur / metteur en scène, Guy Alloucherie. Il parle d'un site minier reconverti en fabrique de spectacle, quand le comédien, l'acrobate et le danseur reviennent prendre l'histoire à bras-le-corps, pas seulement pour l'évoquer mais pour la continuer. Les mots, la danse, l'acrobatie : imbriquer, mettre en péril, mettre en rythme pour faire front.

Puis c'est l'attaque, le début du spectacle en attaque violente. Au sol, une danse-course affolée par une recherche d'issues impossibles ; aux portiques des glissades d'acrobates ; et à la sono « *Under the Influence of The Jesus and Mary Chain* » citant « *I got a ticket to ride* », à fond les caissons de basse, les ondes venant – quoi que vous en ayez – vous masser le diaphragme. On s'en remet. L'ensemble est beau, tendu, fragile, entre instabilité des positions et dureté des pesanteurs, et on garde le souvenir de cette danse pour plus tard, peut-être quand une voix dira qu'il n'y a pas d'évasion sociale réussie, jamais en masse.

Le calme revient sur des tableaux vivants, corps en cochons pendus sur des barreaux d'échelle double, puis pendus par les pieds comme à des crocs : on a pris à la lettre l'expression venue du vocabulaire de la mine, le vestiaire-douche, la « salle des pendus ». Ça ne dure pas, on ne s'appesantit jamais dans ce spectacle, on fait signe et on passe à autre chose. L'échelle est emportée. Alloucherie revient, raconter l'histoire. Filiforme, veste noire, jean clair tirebouchonné, écharpe bleu pétrole, sourire de gosse, il fait très Grand

Duduche, un Duduche sorti du prolétariat ouvrier, détourné de la mine par un père qui lui disait aussi « *de toute façon tu finiras en prison.* »

Il a préféré le théâtre. Il dit que c'est par hasard. Il recense, lit, organise des récits de vie, la sienne, celle des autres, celle des luttes, des défaites, des luttes encore. C'est de là que vient ce spectacle, des quartiers d'un pays en crise, du Pas-de-Calais et de la rencontre des gens, Loos en Gohelle, puits 11 et 19, « *notre action ce sont Les Veillées, ça consiste tout simplement par tous les moyens, cirque, danse, théâtre, vidéo, à aller à la rencontre des gens* ». Alloucherie raconte, et pendant ce temps, entre cinq et dix mètres au dessus du sol, face à nous, une voltigeuse troue l'espace, à la corde volante : il faut imaginer l'équivalent d'un trapèze volant mais sans la barre rigide du trapèze, une corde qui fonctionnerait à la façon d'un gigantesque lance-pierre, un lance-femme qui cherche à tout instant à se débarrasser de la voltigeuse qui soudain lâche les mains, corps projeté tête en avant vers le public, et au dernier moment retenu par les chevilles, le corps et la corde repartent en arrière, la corde pourrait se calmer, la voltigeuse la provoque, lui redonne de l'énergie, de l'élan, et Guy Alloucherie raconte « *que parfois ça arrivait, un éboulement, et un type disparaissait, c'était son dernier fils à Lherbier, Lherbier, le père il avait été mineur et il réparait nos chaussures, c'était le cordonnier des corons* ».

La corde volante s'est calmée, on a quelques secondes pour un sentiment qu'on n'éprouve pas d'ordinaire au théâtre, parce que ce sentiment n'y est pas programmé : de l'estime pour cette voltigeuse, s'il fallait ajouter un adjectif, ce serait *immense* estime, l'acrobatie comme retour d'une production morale.

La corde est à nouveau repartie dans la violence, va se débarrasser de la voltigeuse qui glisse et se trouve retenue sous les bras, la corde repart encore plus haut vers le plafond, cherche à se libérer, c'est la voltigeuse qui est libre, et le Grand Duduche parle de liberté, et de Christian Boltanski, « *Christian Boltanski en fait, il s'appelle Liberté Boltanski comme mon cousin, qui s'appelait Liberté Alloucherie, mon oncle il l'avait appelé comme ça parce qu'il était*

*communiste et délégué CGT, c'est le même nom que le journal communiste, le journal Liberté, mais Liberté c'est dur à porter, Liberté viens manger, Liberté, va t'amuser, Liberté va faire les commissions... »* donc c'est Christian Boltanski, l'homme de la photo, de la vidéo, des installations, on y pense fugitivement, passé des formes, passé des gens, le récit continue, parle maintenant de la ducasse et des dernières frites complètement grillées au fond du cornet, et les autres considéraient ceux des coronas comme des gens violents et grossiers, pour eux ça n'était pas bien vu de fréquenter quelqu'un des coronas *« et nous, on pensait que les gens de l'extérieur qui s'intéressaient à nous, ça ne devait pas être des gens bien puisque les gens bien nous méprisaient, tu vois quoi ! »*

La voltigeuse cheveux au vent, jupe noire au vent : il n'y a pas de vent, c'est elle qui crée les frottements de l'air qu'elle affronte, et l'on entend sa respiration de plus en plus forte au fur et à mesure que monte la fatigue et la demande d'oxygène, elle se bat et Duduche raconte un père ouvrier, *« l'ouvrier y se bat aux côtés de ses camarades, y discute pas avec la direction »*, ce père n'a jamais parlé avec la direction, *« même pas celle de sa maison de retraite »*, Alloucherie cesse de parler sur ce mot, *retraite*, la voltigeuse continue à provoquer la corde, à créer les vagues qui lui font des ressacs toujours plus violents, sur une musique maintenant d'oratorio, pendant que sur l'écran de fond de scène des gens apparaissent, filmés l'un après l'autre sur le seuil de leur habitation, petites maisons colorées, blanc, bleu, jaune, rouge brique, vert, tout est toujours impeccable, vertiges de l'acrobatie et placidité des images, les gens sont calmes, souvent âgés, un peu fatigués de la vie, parfois souriants, parfois pas, ils sont silencieux, c'est la corde qui raconte leur vie. Elle aussi va se calmer.

Alloucherie n'est pas seul. Un autre acteur, Didier Cousin traverse la scène tout au long du spectacle, en lisant des auteurs, Hannah Arendt, sur la fureur sociale et la crise des républiques, Arendt rappelle que personne ne se met en fureur devant un tremblement de terre, *« c'est seulement au cas où l'on a de bonnes raisons de croire que les conditions*

*pourraient être changées, et qu'elles ne le sont pas, que la fureur éclate* », et Marguerite Duras, au lendemain de l'implosion de l'Union Soviétique, le *Nouvel Observateur* lui demande quelle valeur de gauche il est urgent de promouvoir, elle répond « *la lutte des classes* », sur scène on se bat, on se peint, on s'allonge nue comme au vieux temps d'Yves Klein, on cite, en paroles ou en brèves images, Joseph Beuys, Hermann Nitsch et ses rituels sanglants, ou Marina Abramovic, artistes et performances comme autant d'herbes folles contre le contrôle social, ça rappelle parfois les tactiques situationnistes, et le situationnisme en paraîtrait presque sagace, il y a aussi un garçon au sommet d'un portique, debout, penché en avant, retenu par des sangles, on a dans l'oreille un texte sur la peur, « *qui coupe ceux qui subissent la domination dans le travail des chômeurs qui en sont séparés et de leur souffrance, produisant une séparation subjective croissante entre ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas* », le garçon lance dans le vide, rattrape, relance une compagne dont le sort ne tient qu'à la précision de leurs saisies de mains, cela s'appelle des acrobaties au *cadre coréen*, et leurs ombres vont jouer sur l'écran vidéo où se dresse la silhouette désaffectée d'une tour de puits. Au sol une étrange dame en rouge se promène, lunettes noires, cigarette et champagne. Trente ans d'art en crise et de crise sociale.

Un homme en manteau sombre et sali passe et repasse, il fait des acrobaties mais il lui arrive aussi d'apporter ou de ranger des accessoires ou du décor, de récupérer une voltigeuse, de jeter de la tourbe sur une femme enfermée dans une boîte vitrée, d'essayer, au sol, de construire un impossible château de sable ou de creuser d'impossibles trous, pendant ce temps Madame Edouardine raconte, 78 ans, elle milite, « *on fait les cartes syndicales, moi j'en fait encore 19* », en ce moment elle vend des calendriers, « *je suis communiste, moi, mon père, il a pris sa carte du parti en 1920, et il a été délégué mineur* ».

L'homme sombre peut aussi surgir à nouveau, sans domicile, simple forçat de ses travaux, on combat les pauvres au lieu de combattre la pauvreté, on le retrouve perché comme un aigle

au sommet d'un échafaudage, la mère de madame Edouardine disait que si elle avait tenu un café avec son mari délégué elle aurait fait des sous « *il y avait tout le temps quelqu'un à la maison, tout le temps, tout le temps* », l'homme sombre court, danse, monte au portique, cherche une issue, disparaît, revient, il ira s'asseoir dans un fauteuil et finira enseveli à son tour, madame Edouardine disparaît de la scène, de l'écran, en disant « *et puis on a bien travaillé* ». Elle sera remplacé sur l'écran vidéo par un film d'amateur, tremblant, noir et blanc, surexposé, une chasse au loup, quand l'homme est un homme pour le loup il le chasse à moins de dix mètres, du haut d'un hélicoptère, le loup court, il fait un saut, involontaire, projeté par une balle de gros calibre, au suivant.

Une fille est enveloppée de film plastique puis accrochée dans les airs, elle parvient à s'extirper de sa chrysalide, redescend, Duduche revient raconter les veillées, et les hommes forts qui « *rajoutaient de la moutarde sur le pâté des sandwiches et mouraient à cinquante ans* », il racontera aussi sa grand-mère, Man Lise, et le foot, et les pigeons, et Sophie « *la voisine dans le coron, y avait toujours des chiens y z'étoit' tout le temps dehors enchaînés à la porte des cabinets, y z'hurlaient à longueur de journée, un jour, ma mère est allée la voir pour lui dire de calmer son chien ; Sophie, dix minutes plus tard, elle a tué son chien, elle l'a pendu.* »

Rires, catastrophes, sourires, interrogations, suspens, clowneries, angoisses et plaisirs : tout ce que par quoi nous sommes passés au cours du spectacle, nous allons le retrouver dans sa dernière séquence qui se présente comme une séance d'entraînement à la barre russe, longue poutre de dix centimètres d'épaisseur, posée à chacune de ses extrémités sur l'épaule d'un homme, elle est en fibre de verre, très souple et très résistante, un tremplin, un trampoline mais de quinze centimètres de large seulement, un troisième homme s'installe au centre, debout, prend son appel et s'élance dans l'espace, saut périlleux, saut de l'ange, double arrière, coca et cola, back, back, back, vrille et saut, les figures sont négociées entre le voltigeur et l'un des porteurs qui dirige la

manœuvre, énergie, exercice, audace (ô Danton !) erreur parfois, rattrapage, risque assumé, et ça dit tout, projection vers l'avant, toujours. Tout ce qu'on vient de voir se regroupe dans ces figures, le montage parle, ne dit pas, ne cache pas non plus, fait un signe, dans une dernière rotation de l'acrobate, celui d'un vieux désir de changer la vie, on cherche un mot de la fin, et c'est par hasard dans un roman qu'on le trouve, Henry James, quand il parle (*Portrait of a Lady*) d'un de ses personnages qui, comme les équilibristes de *Base 11/19* « exhale un parfum d'avenir à vous jeter à terre ».

---

[1]. *Base 11/19*, Odéon Théâtre de l'Europe. Mise en scène Guy Alloucherie ; dramaturgie et conception sonore Martine Cendre ; chorégraphie Howard Richard ; conception technique et éclairages Frantz Loustatot ; réalisation vidéo Jérémie Bernaert. Avec : Lionet About, Guy Alloucherie, Frédéric Arsenault. Mathilde Arsenault-Van Volsem, Frédéric Barette, Camille Blanc, Blancaluz Capetta, Didier Cousin, Alexandre Fray, Manuelle Haeringer, Dorothée Lamy, Marie Letellier, Rafael Moraes.